ommages de l'auteur

# BON SANG NE MENT PAS

Pièce en 1 Acte

par

Emma MORRIER

**
*

24 juin, 1934
Edmonton, Alberta

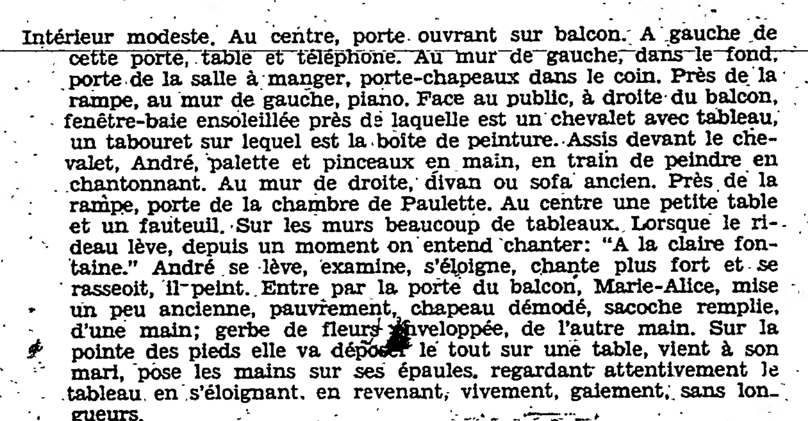
## PERSONNAGES

André de Boisfleury, *artiste peintre*, 45 *ans*
Marie-Alice, *sa femme*, 40 *ans*
Paulette, *leur fille unique*, 20 *ans*
Suzanne, *vieille bonne*, 50 *ans*

*Le scène se passe de nos jours, à Edmonton, en plein été.*

# BON SANG NE MENT PAS

## PIECE EN 1 ACTE



Intérieur modeste. Au centre, porte ouvrant sur balcon. A gauche de cette porte, table et téléphone. Au mur de gauche, dans le fond, porte de la salle à manger, porte-chapeaux dans le coin. Près de la rampe, au mur de gauche, piano. Face au public, à droite du balcon, fenêtre-baie ensoleillée près de laquelle est un chevalet avec tableau, un tabouret sur lequel est la boite de peinture. Assis devant le chevalet, André, palette et pinceaux en main, en train de peindre en chantonnant. Au mur de droite, divan ou sofa ancien. Près de la rampe, porte de la chambre de Paulette. Au centre une petite table et un fauteuil. Sur les murs beaucoup de tableaux. Lorsque le rideau lève, depuis un moment on entend chanter: "A la claire fontaine." André se lève, examine, s'éloigne, chante plus fort et se rasseoit, il peint. Entre par la porte du balcon, Marie-Alice, mise un peu ancienne, pauvrement, chapeau démodé, sacoche remplie, d'une main; gerbe de fleurs enveloppée, de l'autre main. Sur la pointe des pieds elle va déposer le tout sur une table, vient à son mari, pose les mains sur ses épaules, regardant attentivement le tableau en s'éloignant, en revenant, vivement, gaiement, sans longueurs.

André

Eh bien, tu ne me bonjoures pas? C'est d'abord le tableau qui t'absorbe? Je suis jaloux...

Marie-Alice

Cher ami, (*elle l'embrasse sur la nuque*) tu aurais fait taire ta voix; et, si je ne t'entendais toujours chanter devant ton chevalet, je te croirais souffrant. J'attendais que ton pinceau fut au repos, voilà! Maintenant, parlons du tableau. Quel ravissant paysage! Les montagnes dans le lointain sont un peu lilas... pas assez de glace au sommet....

André

Peut-être.

MARIE-ALICE

Mais le ciel est magnifique!

ANDRÉ

L'eau n'est pas terminée, ne sois pas trop sévère. Je n'ai qu'à donner un lavis émeraude au lac, du blanc et du jaune aux montagnes, et le fameux lac Louise sera une fois de plus reproduit. Je crois que l'Américain en sera satisfait.

MARIE-ALICE

Notre voyage enchanteur à Banff nous aura profité physiquement, et pécuniairement.... tu es si artiste. Je me demande pourquoi tu n'es pas mieux rétribué?

ANDRÉ

Ma chère femme, tu m'as toujours donné de l'encouragement, tu as été mon inspiration; mais je me rends bien compte que pour être reconnu, il est indispensable de se faire connaître. Prenons l'essentiel: il faut des toiles et des pinceaux d'abord: des voyages et des relations, de la fortune pour se loger aux bons hôtels; l'occasion de faire le portrait d'une célébrité ou d'un personnage de renom; se faire admettre au salon des Beaux Arts; et tout cela, Marie-Alice, nous est refusé.

MARIE-ALICE

Ecoute, André, tu es à l'âge peu fréquenté par la gloire: sois plus confiant en l'avenir; aie foi en ton travail et mes prières. Patientons, les beaux rêves se réaliseront, je le pressens.

ANDRÉ

Ah! Si j'avais souvent des commandes comme celle-ci.... nous referions vite de nouvelles économies. Et puis, j'ai bon espoir qu'un de ces jours, le musée fera l'acquisition de mon tableau.

MARIE-ALICE

Oh! cette toile de l'Immaculée-Conception est superbe! et au-

tre chose.... Sais-tu...: j'ai confiance que la succession de notre parente de Belgique se règlera un jour en notre faveur! Si tu avais pu faire la traversée, bien des points, j'en suis sûre, seraient déjà éclaircis....

ANDRÉ

Une décision en notre faveur ne serait que juste, puisque je suis le seul descendant qui perpétue son nom, et qui sait....? la Providence a fait des choses si étonnantes, la lignée pourrait bien se continuer....

MARIE-ALICE

Tu dis des sottises, vieux cabotin....

ANDRÉ

(*D'un sourire taquin*) Ma chérie, vive le nom de Boisfleury, la continuation de la lignée, le règlement de cette réclamation et.... Dis donc, vas-tu passer la journée avec ton chapeau?

MARIE-ALICE

Non, non, je suis distraite.... voici. (*Elle retire son chapeau, ses gants, prend la sacoche, va dans la pièce de gauche et vivement revient avec un vase, va à la table, dispose les fleurs pendant que André dépose palette et pinceaux sur le tabouret, se lève, retire sa blouse, l'accroche au chevalet, donne un dernier coup d'oeil au tableau, et va prendre une cigarette, sans allumer s'étend dans un fauteuil.*) André, mes pensées voyagent et souvent ont traversé la mer. Je vois Paulette dans un cadre luxueux; très aimée de la Comtesse de la Tourelle et compagne de sa fille au pensionnat, elle a dû se former le goût aux choses belles et classiques, comment pourra-t-elle s'acclimater ici, où la simplicité voisine avec la pauvreté.

ANDRÉ

Ecoute. Dans ses veines coule un sang pur et noble qui n'a ja-

mais fléchi devant le devoir, qui n'a jamais trahi sa race. Dans ma famille comme dans la tienne, les liens du coeur, au moment des grandes épreuves, se sont resserrés, et pourquoi donc le sang d'une Boisfleury, aujourd'hui ne coulerait-il pas aussi pur et chaud dans les artères du coeur de notre enfant.

MARIE-ALICE

Ce retour je l'appréhende, c'est stupide, et tout de même, je n'ai jamais été si heureuse.

ANDRÉ

Grillons une cigarette, ma chérie, et soyons gais, il faut à l'arrivée de Paulette, que tout ici soit riant. Voici Madame. (*Offrant la cigarette.*) Non? tu as raison; les femmes distinguées ne fument plus. C'était une mode garçonne. Elle est passée d'ailleurs, et celles qui y avaient succombé n'ont pas tardé à se corriger de cette faiblesse. Tout de même, vous permettez, Madame? (*Il se dirige au divan et s'étend.*)

MARIE-ALICE

André, mon coeur déborde; en lui carillonnent des voix qui chantent l'allégresse; je suis si heureuse à la perspective de bientôt tenir dans mes bras notre petite Paulette.

ANDRÉ

Le départ de notre fille, pour cette pension éloignée, avait fait un grand vide. Il me semble, que nos maisons d'éducation auraient dû répondre à nos ambitions pour son avenir....

MARIE-ALICE

(*Elle s'assoit et prend une revue.*) Si elle n'eut persisté à négliger honteusement ses études de français. Je voulais qu'elle connût notre langue à fond, pour ne pas avoir à rougir plus tard de son ignorance, et je l'aurais forcée de l'apprendre ici mais...

ANDRÉ

Nous aurions dû la forcer de l'apprendre ici. Les institutions, les pensionnats ne manquent pas, où les élèves sérieuses acquièrent de notre belle langue française une connaissance très convenable.

MARIE-ALICE

Oui, ce ne sont pas les institutions qui manquent, ce sont les parents.... Ils sont trop faibles ou trop lâches, pour défendre l'âme de leurs enfants, contre les trahisons quotidiennes de leur langue maternelle. Dans ce pays, il faut à tout prix, connaître parfaitement et le français et l'anglais. Puis pauvre petite, peut-être aurons-nous été cause, sans le vouloir, qu'elle se sentira désormais déclassée. J'ai peur qu'elle ne nous revienne toute changée, qu'elle ne nous trouve plus de son rang.

ANDRÉ

Quelle bêtise aussi d'exiler nos enfants, à l'âge, où l'éducation doit marquer l'âme pour toute une vie! Un voyage, des études en Europe.... plus tard; très bien, pour acquérir du vernis.

MARIE-ALICE

Allons, ne nous mettons pas à broyer du noir. Si nous nous sommes trompés, si nos sacrifices restent méconnus et ne nous rapportent que de l'ingratitude, Dieu et la patrie nous sont témoins que nos intentions étaient droites.

ANDRÉ

Avoue, chère amie, que le rêve de ta vie: Voir Paris... n'ayant jamais été réalisé, tu voulais, au prix de peu importe quel sacrifice, procurer à Paulette les avantages....

MARIE-ALICE

Oui, c'est bien cela, ma vanité maternelle, son grand désir de voyager, et la tentation d'accompagner son amie d'enfance à

Paris, avaient contribué à nous décider, non sans peine, de lui accorder ce qui ne nous était pas permis.

ANDRÉ

On ne se résigne pas à une séparation de cinq longues années, sans que ce soit au prix d'un renoncement cruel — J'aimais tant l'entendre au piano; jaser; discuter mes coups de pinceaux. Son rire égayait nos repas....

MARIE-ALICE

Combien de sacrifices tu t'es imposés depuis son départ. L'unique repos fut pris cette année à Banff, et Dieu sait que tu le méritais.

ANDRÉ

Toi aussi, ma pauvre amie, qui dus porter des toilettes datant de plusieurs années, quand j'aurais aimé te voir mise autrement.

MARIE-ALICE

Combien de fois je me suis demandée si nous avions été sages, de ne pas lui mettre au clair l'état de nos finances.

ANDRÉ

Moi aussi j'y ai pensé.... elle nous croit sans doute à l'aise, et qui sait.... trouve singulier que nous ne soyons jamais allés la visiter,...

MARIE-ALICE

Pourvu que le contraste ne lui soit pas trop pénible....

ANDRÉ

Ne nous inquiétons pas trop, son coeur lui révèlera tous les secrets passés et présents, sans que nous ayons à donner des explications.

MARIE-ALICE

Reléguons tout cela dans l'oubli.... J'ai tant hâte que l'heure

du train sonne. J'ai ce livre en main, je ne sais pourquoi... car je ne puis ni lire, ni broder....

ANDRÉ

(*Regardant sa montre.*) Un quart d'heure. C'est le moment, je vais aller à la gare, comme cela tu n'auras pas à craindre que j'arrive en retard. (*Il prend son chapeau.*) Tu n'aimerais pas m'accompagner? Ce n'est qu'à deux pas....

MARIE-ALICE

(*Enervée, elle brosse l'habit d'André, le chapeau: elle refait la boucle de sa cravate; elle l'examine de la tête aux pieds.*) Non, vois-tu, je ne suis pas en état de rencontrer ses amis, je préfère lui préparer une bienvenue ici. Va, mon cher, (*elle l'embrasse*) ne reviens pas seul! J'en mourrais! (*Il sort, sa femme le reconduit et du balcon le suit des yeux. Suzanne, un vase de fleurs en main, paraît sur le seuil de la porte. Robe de coton, tablier et bonnet blanc.*)

SUZANNE

(*Regardant le public à moitié.*) Madame, voulez-vous me permettre de garnir le piano? Quelques fleurs rappeleront à Mademoiselle les jours d'anniversaires quand, autrefois, je lui offrais à chaque fête, des oeillets, en retour desquels elle me chantait "LA CHANSON DU FIANCE" que je lui avais apprise.

MARIE-ALICE

Ma pauvre Suzanne, tu ne t'es donc jamais consolée, et le souvenir de ton soldat t'accompagne toujours?

SUZANNE

Il était si bon, si prévenant, si brave! La guerre en a pris bien d'autres, mais si je ne croyais profondément aux vues de la Providence, j'en voudrais à Dieu de m'avoir privée du seul être

qui m'aima. Orpheline, n'ayant jamais joui de réelle affection, je ne connus le grand bonheur qu'au temps de nos fiançailles, six mois avant la guerre; et j'avais alors 26 ans. Le bonheur s'était fait attendre si longtemps. Ah! Sans l'heureuse fortune d'être recueillie par vous lorsque je vins au Canada, que serais-je devenue?

MARIE-ALICE

Ma bonne Suzanne, vous avez été l'ange gardien de notre foyer. Que serions-nous sans vos gentilles prévenances, sans vos soins maternels

SUZANNE

Oh! madame, pour vous qui n'en ferait autant? (*En marchant*) Vous êtes si bonne. (*Elle dépose les fleurs sur le piano, côté de la rampe.*) Madame, le dîner sera prêt pour une heure. Croyez-vous que Monsieur et Mademoiselle seront ici?

MARIE-ALICE

Bien avant, j'espère: alors Paulette aura le temps de se faire un peu de toilette. Je me souviens qu'elle n'aimait pas s'asseoir à table en costume de ville. Maintenant, surveillez bien la dinde. Le pâtissier est-il venu? (*Elle regarde sa montre.*)

SUZANNE

Oui, madame, la table est digne d'une mariée, et le repas, digne d'un prince. N'est-ce pas que cela sent bon?

MARIE-ALICE

Oui, je sens comme un parfum de Noël. (*Plusieurs fois elle va au balcon, vient jouer au piano, revient à la table, retourne au piano et joue quelques accords, se lève, prend une photographie à l'autre bout du piano, et dit*) : Chère mignonne. (*Elle l'embrasse. Elle va au divan, secoue les coussins.*)

SUZANNE

(*A ce moment, Suzanne, très agitée, traverse presque en courant, entre dans la chambre de Paulette, revient vite, il y a commotion, et Suzanne dit*) : Ah! j'oubliais le savon. (*Elle revient de suite et fait un pas de danse en disant*) : Ah! que j'ai hâte. Je suis si heureuse.

MARIE-ALICE

(*Marie-Alice se rend à la fenêtre, regarde et dit*) : Le train est en gare, la voici. (*A ce moment entre André, et sa fille un peu gênée. André porte la valise à la chambre de droite.*)

PAULETTE

(*Ne voyant pas encore l'intérieur.*) Mère, je suis si heureuse de vous revoir. (*Assez froidement.*)

MARIE-ALICE

(*Embrasse Paulette.*) Ma petite! Laisse-moi te regarder.... embrasse moi encore.... tu es bien à moi?.... Ma chérie! (*Elle caresse ses épaules.*) Viens, enlève ton chapeau que je vois la couleur de tes cheveux; donne tes gants et ton habit. Es-tu bien fatiguée du voyage?

PAULETTE

Non.... merci, mais de Winnipeg le trajet m'a semblé interminable.

MARIE-ALICE

Il y a bien longtemps que nous nous sommes vues.

PAULETTE

Le temps ne vous a pas semblé si long.... puisque vous n'êtes pas venus me voir.

MARIE-ALICE

Je ne pouvais pas, Paulette.

PAULETTE

Un proverbe dit: QUI VEUT, PEUT.

MARIE-ALICE

Il fait exception pour moi. Je ne pouvais pas, crois-moi.

PAULETTE

(*Lève les épaules d'un air sceptique, et à ce moment entre Suzanne qui vient saluer en disant*):

SUZANNE

Chère Mademoiselle!

PAULETTE

Ma bonne Suzanne. (*Elle lui prend le bras affectueusement.*) Tu n'es pas changée. Oh! comme j'ai pensé à toi tous les soirs, à l'heure où tu venais autrefois border mon lit, me servir une tasse de lait chaud ... Je t'ai bien manquée.

SUZANNE

C'était si peu; mais mademoiselle déjà grande, et parisienne ... je suis gênée.... (*Elle regarde sa maîtresse.*) Madame, voici les beaux-jours revenus ... Enfin! (*Elle retire les habits des mains de Marie-Alice. Paulette ayant jeté un regard aux oeillets, elle va les sentir et revient à Suzanne.*)

PAULETTE

Des oeillets.. cela veut dire que je dois chanter? Je ne sais plus cette chanson.. mais je t'en chanterai une quand même, plus tard.... (*Suzanne salue, et l'air désappointé, porte les habits vers la chambre du premier plan en disant*):

SUZANNE

A votre bon plaisir, mademoiselle.

MARIE-ALICE

Ta chambre est toujours là, viens que je t'aide à faire un bout

de toilette, et nous dînerons après; il ne faut pas faire attendre Suzanne, dont les efforts culinaires se sont multipliés....

PAULETTE

Si j'avais su, mère, je n'aurais pas dîné copieusement à bord du train.... pendant que je ferai ma toilette, prenez le vôtre, je vous en prie, et nous causerons ensuite.

MARIE-ALICE

(*Persuasive.*) Mais tu t'assoieras avec nous? (*Paulette pense et secoue la tête.*) Non? Ah! Laisse-moi t'aider....

PAULETTE

Merci, mère, j'ai l'habitude. Comme autrefois, je suis un peu lente, ne vous impatientez pas. (*Elle se dirige vers sa chambre. Au seuil elle s'arrête, regarde vers le public.*) Mon Dieu, comment ferai-je pour vivre ici? Ce dénuement m'effraie. (*Elle entre dans sa chambre. Un nuage a passé sur la figure de sa mère, qui, à pas lents, se dirige vers André. Ce dernier l'attire à lui.*)

ANDRÉ

Dis-moi, chérie, suis-je bien vieilli? Regarde-moi.

MARIE-ALICE

Pas du tout! Qu'est-ce qui a pu te loger semblable idée en tête?

ANDRÉ

Au train, Paulette ne m'eut pas reconnu d'abord, si je n'eus interrompu sa conversation; elle fut de suite accaparée par un groupe d'amis; ils firent cercle autour d'elle; un peu d'audace et j'y pénétrai avec l'aide de son amie Berthe qui, elle, vit mon hésitation. J'étais timide devant ces jeunes gens élégants....

MARIE-ALICE

Tu comprends, André, que l'émotion embue les yeux d'abord,

et que l'énervement fait chercher loin, ceux qui sont tout près de nous. Je suis sûre que Paulette ne s'attendait pas de voir un homme seul, et voilà pourquoi elle ne te reconnut pas de suite

André

(*Songe longtemps et soupire*) Allons-nous dîner maintenant?

Marie-Alice

Je n'ai pas bien faim.... mais je m'assoierai avec toi. (*Le prenant par le bras.*) Viens, tu dois être en appétit?

André.

Non . . j'ai l'estomac un peu détraqué; je crois qu'en attendant à ce soir, je ne m'en sentirai que mieux. (*Il remet sa blouse, reprend ses pinceaux, et se remet au travail.*)

Marie-Alice

Je vais prévenir Suzanne. (*Bientôt elle revient. va au balcon, revient à la table, prend se broderie, et, reste les mains inertes, le regard dans le vague. Suzanne essuie-mains sur le bras se dirige à la chambre de Paulette. Marie-Alice soupire.... Silence.*) Mon André, tu ne chantes pas? (*Silence... le téléphone sonne, Marie-Alice se lève et va répondre.*) Mademoiselle.... un instant je vous prie. (*Elle se dirige vers la chambre, mais la porte s'ouvre, et dans un négligé luxueux paraît Paulette. Elle se peigne: Suzanne revient.*).

Paulette

Ce doit être Gilberte Chabliez, je crois: Hello? (*D'un rire gai.*) Si je me souviens de toi? Comment aurais-je pu t'oublier.... Toi l'étoile de notre école et parfois le diablotin aussi.... Je serais enchantée de les rencontrer tous.... Tu viendras me chercher? Alors.... pour huit heures et trente ce soir. (*Souriante, elle vient à sa mère et lui passe les bras autour du cou, appuyant*

*sa joue sur la tête grisonnante.)* Mère, vous ne m'en voudrez pas si j'accepte cette invitation pour ce soir? Elles sont toutes si anxieuses de me revoir; Gilberte part la semaine prochaine en vacances; de là, cette réunion....

ANDRÉ

(*D'un ton sec*). C'est dommage qu'elle n'ait eu le bon esprit de nous accorder la première soirée. Il me semble que de bon droit, elle devrait nous appartenir. Nous sommes aussi anxieux que tes amis, de renouer connaissance ...

MARIE-ALICE

(*Inquiète, va à son mari et lui fait signe de ne rien dire*). Je comprends, André, le désir que Paulette a de revoir ses anciennes compagnes, à présent qu'elle nous a vus; nous la ressaisirons demain. Pour toujours tu seras à nous j'espère... mon petit. (*Paulette, sans épanchement, sourit et va vers son père: elle regarde peindre en se lissant la tête*).

PAULETTE

Ce sera joli.... mais quelles toiles merveilleuses j'ai pu admirer dans les musées de Paris. Le frère de mon amie, Jacqueline de la Tourelle, exposait au salon, des tableaux ravissants. A nos sorties, j'allais chez sa mère. Leur château renferme un grand nombre de trésors. Si vous étiez venu vous inspirer de Vernet, Detaille, Meissonnier, et tant d'autres, (*ironique*) entre nous voir aussi votre fille, nous en aurions tous deux bénéficié.

ANDRÉ

(*Se lève et la regarde*). Ma fille, l'inspiration accompagne plus souvent ceux à qui les préoccupations et les vicissitudes de la fortune sont inconnues. Lorsque l'on n'a pas à lutter pour le lendemain, à peiner pour les jours suivants, l'esprit, libre de soucis, peut planer vers les sommets, d'où la lumière irra-

die les idées. L'intelligence peut consacrer ses forces à l'étude, glaner des connaissances applicables au génie; mais lorsque le poids des années s'ajoute aux fardeaux que les épaules n'ont plus la force de porter, les rêves se dissipent, le désir de créer n'est plus nourri. Alors.... on est vaincu!

PAULETTE

Père, vous m'intriguez; n'avez-vous pas eu tous les avantages. Quels soucis vous auraient donc empêché d'atteindre la célébrité? N'aviez-vous pas assez de fortune pour vous payer un voyage en Europe? Puisque vous pouviez m'entourer de luxe et me tenir cinq années dans un pensionnat fréquenté par des jeunes filles riches. Paris vous aurait offert des horizons nouveaux... une autre chose, n'est-ce pas un tort d'être resté ici, séquestré?

ANDRÉ

Crois-tu, Paulette, que si nous avions de la fortune, nous ne t'aurions pas accompagnée plutôt que de nous imposer le profond chagrin d'une séparation si longue? Il est pénible d'avoir à te revéler, si tôt, notre situation. Ta mère ne se serait-elle pas rendue à la gare, si elle avait pu se parer convenablement pour ne pas blesser ton orgueil! Notre intérieur serait garni selon nos goûts. La toilette que tu portes aurait un autre cadre, si nous n'étions pas réduits à économiser dollar par dollar. Enfin, nous sommes pauvres.

PAULETTE

Mon père, que me dites-vous là! Vous m'étonnez au-delà de toute expression Pourquoi m'avoir tenue ignorante de notre situation.... moi qui vous croyais....

MARIE-ALICE

Ma chérie, n'ayant pu jouir nous-mêmes de l'instruction tant regrettée, nous voulions au moins que notre seule enfant put

avoir l'occasion de développer ses talents. Si nous t'avions exposé l'état de notre humble budget, tu n'aurais pas joui librement des avantages que tu as eus.

PAULETTE

Pauvre mère, je possède si peu de talents comparés aux vôtres, et voyez combien méchante j'étais. Je vous croyais indifférente. En visitant les intérieurs luxueux de mes amies, je condamnais votre goût, je me disais:—Pourquoi donc mes parents persistent-ils à demeurer dans cette humble maison dont je me souvenais bien.

MARIE-ALICE

Elle était habitée par mes vieux parents, tu sais....

PAULETTE

Je pensais:....Un intérieur plus moderne, où j'aurais plaisir à recevoir mes amis.... j'attribuais un peu à l'avarice, ce dénuement, dont je suis la cause. Pour la première fois, mes yeux s'ouvrent à la réalité; mon Dieu! que vous avez dû souffrir.... et quel égoïsme de ma part.... Si j'avais eu du coeur, je me serais demandé quelle était la source d'où me venait ce bien-être; mais non, j'acceptais et je jouissais de tout sans questionner. Mon père, pardonnez-moi d'avoir intérieurement déploré votre accoutrement, que j'attribuais au caprice d'un artiste. Depuis cinq ans, j'ai vécu dans un milieu luxueux; j'ai suivi les modes élégantes, ne me doutant pas, ma bonne mère, que vous vous priviez du bien-être, dont vous auriez dû être entourée. Vous vous priviez de vêtements, de récréations, tandis que moi, votre misérable enfant, je jouissais de tout, je gaspillais follement les épargnes au détriment de votre incomparable sacrifice! (*André et Marie-Alice vont au balcon. Pauline va à la porte et dit:*) Mon Dieu, pourquoi n'ai-je pas eu la perspicacité d'une âme bien née? Me suis-je demandé une seule fois, au cours

de ces cinq années, de quelles privations mes parents payaient l'apaisement de cette soif de luxe? Goutte à goutte, pleuvent, dans mon coeur, mille reproches à l'ingratitude personnifiée. Et voilà qu'en plus, l'étourderie me fait accepter une invitation, quand je devrais être blottie dans les bras de ma mère. (*Elle s'élance au téléphone. Pendant que Paulette est au téléphone, André et Marie-Alice reviennent au centre*). Gilberte? Mille regrets, ma chère, je ne puis accepter ton invitation pour ce soir, je dois remettre à bientôt, le plaisir de notre prochaine réunion.... Aurevoir. (*Elle marche de long en large et revient à sa mère*). Rassurez-vous, mes bons parents, je vais m'appliquer maintenant à verser dans votre vie, toute l'affection dont mon coeur est capable. Père, nous allons peindre ensemble, chanter ensemble. Et vous, ma bonne et noble mère! Croyez-vous que je n'ai pas souffert d'être privée de vos tendresses? De vos baisers? Jusqu'à la révolte! Mon âme criait de douleur, en voyant mes compagnes, dorlottées par leur maman. Eh bien! Je vais dissiper cette gêne qui, en arrivant ici, m'oppressait d'abord, je vais ressaisir le bonheur. Je vais vous aimer de toutes mes forces, je vais réparer. (*Entre Suzanne avec lettre qu'elle remet à André, et Paulette lui dit*:) Et toi, ma bonne mère adoptive, en refusant de chanter, je t'ai fait de la peine. Redis-moi tout bas les premiers mots de ta chanson, je vais comme autrefois te chanter de tout mon coeur: "LA FIANCEE DU SOLDAT." Maman voulez-vous m'accompagner? (*Elle se place au centre et chante. Suzanne pleure au milieu de la chanson.*) (de Cheminade.)

"Mon bien-aimé sert sa patrie
Il est parti pour la grande guerre
Me disant: Jeanne je t'en prie, Jeanne,
Ne pleure plus, attends, etc...." (*Un couplet*)

SUZANNE

(*Après la chanson elle sourit.*) Votre voix, Mademoiselle, ne m'est jamais tant allée au coeur. (*Elle se retire.*)

MARIE-ALICE

Mon amour! (*Paulette embrasse sa mère qui sourit à travers ses larmes. Marie-Alice regarde son mari*). André, tu n'as pas pris connaissance de ta lettre? Je suis curieuse. C'est peut-être un mot de Grand'mère.

ANDRÉ

Tiens, j'oubliais.... (*Il déchire, lit, éclate de rire, prend ses pinceaux, les brandit.*) Mes chers pinceaux, ils vont prendre leur essor, je sens venir l'inspiration. Nouvelle suffocante, mes chères! Ma toile devient définitivement la propriétée du musée d'Edmonton. Le tableau de l'Immaculée Conception sur lequel j'ai passée des mois de bonheur, à caresser l'espoir de lui donner la vie, et d'introduire la douceur dans son regard.

MARIE-ALICE

(*Cris de joie*). Comment! Notre fille, l'inspiration, l'aisance, tous les bonheurs reviennent donc ensemble. (*Les yeux au ciel. les mains jointes*). C'est trop! Mon Dieu! Merci pour nous tous.

SUZANNE

Madame, le dîner est encore chaud.

PAULETTE

Et moi, j'ai encore faim. (*Elle prend le bras de chacun. Ils se dirigent vers la salle à manger, sur le seuil ils regardent le public*).

ANDRÉ

Plus que jamais, je maintiens, que BON SANG NE MENT PAS. Chères amours, fêtons nos joies! L'avenir est à nous.

RIDEAU